

Trois Frissons

Ça ne m'était jamais arrivé.

Je n'avais même jamais pensé que cela fut possible.

Je viens de me faire littéralement « embarquer » par une jolie femme que je ne connaissais pas il y a une heure.

Me voilà installé sur le siège passager de sa voiture. Une petite voiture récente, au look dynamique et classe.

Elle me conduit chez elle.

Elle roule plutôt prudemment même si je trouve qu'elle me regarde un peu trop souvent, quittant ainsi, forcément, la route des yeux.

Son regard en dit long. Je peux y lire comme de l'excitation. De la gourmandise même. Jamais je n'avais fait cet effet à qui que ce soit. En tout cas je ne m'en souviens pas. Ça me laisse un peu perplexe.

Moi qui suis plutôt solitaire et qui ne sort que très rarement de mon « trou » comme ils disent, je ne suis pas habitué à susciter autant de convoitise. Finalement, c'est flatteur. Je sens monter en moi comme un doux frisson.

Nous arrivons.

La taille et le style des maisons alentours ne laissent pas de doute, nous nous trouvons dans un quartier résidentiel cossu. Elle gare la voiture devant un pavillon moderne. Une autre auto, plus grosse est stationnée devant le garage.

Elle ne vivrait donc pas seule ?

Qu'est-ce que c'est que ce plan ?

Je ne dis rien, pour le moment... je me contente de rouler des yeux ronds comme des billes. S'il y a anguille sous roche, elle me l'expliquera et si je n'adhère pas, je me carapaterai...

« Fais pas cette tête là ! Me glisse t'elle avec un sourire coquin.

Tu vas voir, je vais bien m'occuper de toi. On a du temps devant nous. César est en déplacement et ne rentre que ce soir. »

Je comprends que César est son compagnon.

Voilà qu'elle m'entraîne vers la maison. Pendant qu'elle sort ses clefs et ouvre la porte j'ai le temps de lire le petit écriteau situé à la hauteur des yeux, au dessus de la sonnette : « Mme et M. TRAUPODE, Stacey et César ». Ils sont mariés.

Une fois la porte ouverte nous entrons dans une salle spacieuse dont une partie est consacrée à la cuisine sans séparation. A l'américaine. D'ailleurs, réflexion faite, l'ensemble fait un peu penser à une demeure de ces feuilletons américains. Grands volumes, matériaux de construction modernes, couleurs claires, grandes baies coulissantes donnant sur un jardin au gazon parfaitement entretenu. On se croirait dans « Desperate Housewives ». Et Stacey, puisque c'est son prénom, ne dépareillerait pas dans le casting.

Elle pose son sac sur l'îlot central de la cuisine.

Pas très à l'aise je reste un peu coincé à l'angle du meuble, tournant le dos au jardin.

J'observe l'intérieur. Le mobilier semble de bonne qualité et récent. La cuisine est parfaitement équipée. L'électroménager de marque. Pas de doute, me voilà débarqué chez des nantis.

Elle s'approche de moi, me passe la main sur le dos. Un nouveau frisson me fait onduler. Ses yeux brillants sont plus parlants qu'un long discours. Tout en me regardant, elle passe sa langue sur ses lèvres gourmandes. Je ne sais plus trop où me mettre. Elle en pince pour moi et ne s'en cache pas. Ma timidité naturelle ne va pas tarder à s'exprimer. Je sens bien qu'elle est en train de me faire rougir.

Je la trouve jolie aussi. Elle a l'air drôle. Sa voix me plaît bien, une petite pointe d'espièglerie, je la sens joueuse... bref, entre nous la mayonnaise devrait prendre.

Elle enlève son manteau. Un de ces manteaux façon patchwork aux multiples écailles colorées. Confortable, sûrement, et cher, sans doute.

Le vêtement ôté laisse apparaître plus complètement la silhouette de l'encore jeune femme. Rien à dire. Elle est très séduisante dans sa petite robe lamellée qui s'agite comme des laminaires autour d'elle.

Elle pose négligemment son trois quarts sur le dossier du premier fauteuil venu, puis se dirige vers l'évier. Elle se lave les mains, se penche vers un tiroir et en sort une grande casserole qu'elle remplit d'eau, puis la pose sur une plaque de cuisson qu'elle allume.

Je la regarde agir et m'étonne de la voir ainsi s'affairer en cuisine. Elle me regarde à son tour et me lance un nouveau sourire désarmant, coupant court à toute interrogation. Stacey se dirige ensuite vers le réfrigérateur, l'ouvre, y prend une bouteille de vin blanc qu'elle pose sur le plan de travail, non loin de moi. Elle se saisit d'un tire-bouchon et toujours en me regardant ouvre le flacon. J'ai l'impression qu'elle ne cesse de me jauger, m'évaluer. Elle attrape deux verres pendus sur le présentoir sous le meuble haut, les retourne et les emplis du nectar couleur paille. Immédiatement, elle range la bouteille dans le frigo, semblant ainsi signifier qu'ici, dans ce domaine au moins, la modération est de mise. Elle pousse un verre dans ma direction, en disant : « Celui-là il est pour toi... mais pas maintenant... » Elle est joueuse, ça se confirme. En même temps je ne vois pas comment je pourrais boire sans pouvoir me saisir du verre. En partant tout à l'heure, elle a exigé que je sois menotté à l'aide de liens élastiques énormes. Seul, je ne parviendrais pas à les ôter. Je suis le premier surpris d'avoir accepté cette condition...

Elle prend son verre et boit une gorgée, se délectant seule. Le repose.

Le regard toujours brillant, elle me dit : « Je m'éclipse une minute pour me changer. Pour toi il me faut une tenue spéciale ! » En passant devant la casserole d'eau frémissante elle s'arrête et verse dedans, le contenu d'une assiette qu'elle avait sans doute préparée à l'avance. Des légumes coupés en petits dés. Elle se dirige ensuite, oubliant son verre près de la plaque de cuisson, vers le couloir qui doit mener aux chambres et à la salle de bain. Elle rit.

Je la regarde s'éloigner.

Je ne serai jamais un bon psychologue. Je ne comprends pas. Comment peut-elle s'apprêter à passer un moment agréable avec moi et en même temps faire cuire des légumes ? Ou bien veut-elle me faire découvrir de nouvelles pratiques... la cuisine est mise à toutes les sauces en ce moment.

Je reste là, appuyé sur le coin du meuble, à regarder le verre de vin blanc dans lequel je ne peux même pas tremper les lèvres. Je profite seulement des effluves de fruits blancs qui en

émanent. Je suis sûr qu'il est bon. Les bourgeois aiment les bonnes choses et ils peuvent se les offrir.

Elle va revenir. Je l'imagine rafraîchie, dans une tenue légère. Je ne sais pas trop à quoi m'attendre en fait... les liens qu'elle m'impose me font imaginer que, peut-être, elle va revenir vêtue de cuir ou de latex... J'attends, sans savoir vraiment comment je vais réagir. Finalement, est-ce que j'ai bien fait de me laisser embarquer comme ça ? J'ai vraiment le sentiment d'être comme anesthésié, comme on pourrait l'être sur une autre planète, dans une atmosphère inhabituelle.

Elle va revenir et je vais lui dire que finalement je ne suis pas intéressé, qu'elle est très attirante mais que c'est la première fois pour moi et que je ne suis pas dans mon assiette, pas à l'aise avec ce type de relation. On se saluera. Elle me détachera et nous nous séparerons, bons amis.

Je l'entends. Elle approche en chantonnant. La voilà. En guise de tenue légère ou de cuir elle porte un tablier sur lequel est inscrit « Mon deuxième prénom c'est Maïté ! Ah, Ah, Ah... ». Message humoristique, sans doute. Je ne connais pas cette Maïté.

Sans me solliciter, elle se dirige vers la casserole bouillonnante, puis se tourne vers moi, s'approche, prend mon verre de vin blanc et au lieu de me le tendre, le verse dans le bouillon.

Mais que fait-elle ?

Et là, elle m'attrape par le cou et me dit « Allez mon beau, c'est le moment de passer à la casserole. » Je me retrouve immédiatement enveloppé par des vapeurs étouffantes. Pour la troisième fois, je ressens un frisson. Pas de la même nature que les précédents, cette fois. Je suffoque. Le sang froid avec lequel elle me soumet à cette torture me laisse sans voix. Elle ne m'avait pas vraiment annoncé la couleur, même si j'aurais pu m'en douter. Il y avait des indices forts quand même. Je n'ai vraiment pas inventé l'eau tiède, ça c'est sûr. D'ailleurs je pense que cela ne m'aurait pas plu. Moi, je préfère l'eau bien froide. Et ça semble devoir se confirmer tellement je suis mal, à la verticale du fait-tout.

Les yeux écarquillés je voudrais lui dire ma détresse immense, mais évidemment elle ne comprend pas. Il faudrait que je crie mais aucun son ne sort de ma gorge. Je lui dirais : « J'y ai cru, Stacey. J'ai vraiment cru que ça me plairait. Je pensais que notre relation s'établirait sur les bases du partage d'agréables sensations. Alors que toi, tu ne voyais en moi que le moyen d'assouvir un plaisir égoïste... je t'en supplie Stacey, arrête ! Ça n'est pas mon truc.»

J'avais entendu parler du sadisme, mais à ce point, je n'imaginai pas. Finalement, je m'étais totalement fourvoyé, entre nous la mayonnaise ne prendra jamais...

Et pour ajouter à cette angoisse oppressante, il y a le chien, dehors, qui hurle à la mort. Si je pouvais, je lui crierais : « Tu vas te taire Médor ! » Mais au lieu de ça, silence... je reste muet et concentre mes efforts sur la pression que je dois produire pour tenter de rompre mes entraves. En vain.

Elle m'incline la tête vers l'eau bouillante. Si ça continue, elle va faire un faux mouvement et me laisser tomber dedans... Comment peut-on jouir en mettant son partenaire dans une telle situation de détresse ? En tout cas, moi, je sens bien que ça ne va pas me procurer de plaisir, si je tombe dans la casserole.

J'ai beau la supplier du regard, elle ne bronche pas. Au contraire ! Ma tête s'approche dangereusement du clapot brulant. Je reçois même des éclaboussures. « Aïe ! ça fait mal ! C'est horrible. »

Elle va arrêter son petit jeu maintenant c'est sûr...

Et puis...

Elle me lâche.

Le temps de la chute, bien qu'extrêmement court, est l'occasion de voir défiler ma vie. Elle fut paisible jusqu'à ce que je succombe à la gourmandise et que j'entre dans ce maudit casier. Furieux de m'être mis dans cette situation, je sens bien que je suis en train de m'empourprer. C'est la deuxième fois aujourd'hui, mais pas pour la même raison. J'ai honte, mais c'est trop tard. Je suis cuit !

...

« - César, mon chéri ! Ta journée ? Ton déplacement chez ce vieux crabe ?

- Chez Omar ? C'était usant. Il m'a tué !
- Viens manger, ça va te faire du bien... »